

## **Madeleine, toute seule dans la nuit...**

Maman est partie.

Elle a enlevé ses bigoudis, brossé ses cheveux jusqu'à ce qu'ils coulent en crème fouettée sur ses épaules. Elle a frotté ses joues délavées pour leur donner la couleur des pommes d'amour, mordillé ses lèvres, longtemps-longtemps, jusqu'au sang, afin qu'elles soient bien gonflées, bien rouges. Tracé au crayon noir derrière ses jambes deux longs traits noirs rectilignes, de son talon jusqu'au haut de ses cuisses. Ensuite, elle a enfilé sa robe à fleurs, roses pourpres sur bleu marine, celle que le père lui avait offert juste avant de partir à la guerre pour n'en plus jamais revenir, et c'était comme si elle était enveloppée de nuit, une nuit trouée d'étoiles sanglantes qui effaçait son corps, comme s'il n'y avait plus que son visage qui flottait au-dessus, pareil à une lune fiévreuse et puis son cou, sa poitrine toute blanche avec les os qui avaient l'air de vouloir sortir, transpercer la peau exsangue...

Et c'est à ce moment-là, quand la mère a revêtu la robe, qu'elle se tient debout devant la glace du coin toilette, qu'elle en lisse les plis avec ses mains pâles, qu'elle fait bouffer ses cheveux une dernière fois, que Madeleine, elle, commence toujours à avoir peur, parce que, maman, c'est comme si elle était déjà plus là, à moitié morte, dissoute dans la nuit.

Et Madeleine ne sait jamais si elle reviendra...

Maman est partie.

Elle a serré Madeleine fort dans ses bras - *Madeleine, elle n'aime pas trop quand elle fait ça parce qu'elle a l'impression que la nuit de la robe, elle va l'engloutir elle aussi et puis elle sent les os de la mère, pointus, saillants, qui tâtonnent contre sa peau à elle, comme des crocs qui cherchent une prise avant de se refermer d'un coup. Non, Madeleine elle n'aime plus, vraiment plus quand maman la serre dans ses bras* - elle l'a envoyée dans sa chambre avec interdiction d'en sortir quoi qu'il arrive en lui promettant que demain, elles iraient chercher du pain, du fromage,

du charbon. Comme d'habitude, elle l'a envoyée dans la chambre avec des promesses de chaleur et de panse remplie. Et puis, comme Madeleine dardait sur elle des yeux papillons affolés, elle lui a rappelé qu'elle n'était pas toute seule, qu'elle avait son Jésus, son génie, pour veiller sur elle, bien accroché sur sa croix au-dessus du lit. Qu'elle était sous sa garde, sous le flot de sa lumière, de son amour. Il ne pouvait rien lui arriver. *Jésus est amour, Jésus est lumière. Jésus veille sur le sommeil des petites filles. Jésus est un rempart contre le mal. Jésus pulvérise les démons, les grands costauds comme les petits sournois embusqués sous les lits. Sois tranquille ma chérie. Jésus t'aime, Jésus te protège, c'est ton bon génie. Et si tu as peur, prie...*

Maman est partie.

Elle a éteint la lumière, lui a dit de dormir. A fermé la porte de la chambre, elle l'a laissée nez à nez avec son blanc brouillé d'ombres grises. Madeleine a entendu le CLAC-CLAC de ses talons de bois, le frou-frou de son manteau, le cliquetis de ses clés, le bruit de la porte d'entrée ouverte, fermée. Et puis, plus rien. Le silence, le vide.

Maman est partie. Comme chaque vendredi soir, elle a laissé Madeleine toute seule avec la nuit.

Madeleine est à genoux sur le lit. Elle la regarde, la nuit. Elle la regarde s'engouffrer par sa fenêtre-lucarne, des flots bouillonnants de bulles noires, des ailes de cendres, menaçantes, agitées qui passent et repassent devant ses yeux trempés, lui donnent la nausée. La nuit s'engouffre, s'ébroue, s'agite sous ses yeux atterrés en tourbillons de ténèbres qui lui collent le vertige.

Madeleine est à genoux sur le lit, elle regarde la nuit, et dans sa tête, elle prie, comme sa mère le lui a appris. Elle prie le Jésus accroché au-dessus du lit pour qu'il la protège de la nuit. Elle prie pour que le génie ouvre l'œil, parce qu'elle, elle est presque aveugle, à la merci des monstres et démons tapis dans la pénombre. Elle ne peut compter que sur lui.

Madeleine est à genoux, petites fesses dures qui tremblotent sur talons pointus, dents serrées, cheveux, poils dressés. Au creux du ventre, le désir lancinant de rallumer la lumière, voir quelque chose qui brille. Elle distingue l'interrupteur, petite boule blême dévorée d'obscurité, côté gauche de la porte, presque à portée, deux ou trois petits pas, pas plus et elle l'atteindrait, deux ou trois petits pas sur le plancher et les ténèbres seraient lacérées, en charpie. Seulement, elle ne peut pas, elle ne peut pas quitter le lit. Le blanc des draps la protège du noir et puis, elle doit rester, elle doit rester tout près de son Jésus Christ, son bon génie, à cause de son champ de vision qu'elle imagine tout petit. Si elle descend de son lit, elle deviendra indistincte, une ombre parmi les ombres, elle n'existera plus pour lui. Si elle descend de son lit, elle est certaine qu'elle n'atteindra jamais le bouton de la lumière, dès qu'elle posera un pied par terre, elle sera happée par des mains venues du dessous du lit, traînée jusqu'à la grande bouche de la nuit, mâchouillée, brisée, réduite en bouillie et Jésus, il ne pourra rien faire, parce qu'il est coincé sur sa croix, des clous sur les mains, les pieds, son sang qui coule en petits filets. Et puis, il est riquiqui... Y a que ses yeux pour la protéger, ses grands yeux blêmes que maman a entourés au crayon pour les faire ressortir, les rendre bien visibles. *Tant que Jésus te regarde, tu ne risques rien du tout. Vois comme ses yeux sont immenses, clairs. Leur pouvoir est infini. En permanence, ils t'arrosent de leur lumière, une lumière que tu ne vois pas parce qu'elle descend directement dans ton cœur pour le faire briller comme une lanterne et ça, ça éloigne tous les monstres et les démons. Crois-moi, tant que Jésus te regarde, tu n'as pas à avoir peur de la nuit.*

Oui, les yeux fardés de noir de Jésus Christ la protègent... C'est maman qui le lui dit. A chaque fois que Madeleine lui fait une crise, qu'elle s'agrippe à sa robe avec des ongles-griffes, qu'elle ne veut pas la laisser partir. Et maman a toujours raison. Seulement, il ne faut pas que Madeleine s'éloigne de trop. Parce que les yeux de

Jésus sont comme des douches de lumière accrochées au mur : si on veut être bien arrosé, il faut rester pile-poil dessous.

Non, elle ne peut pas, elle ne doit pas quitter son lit pour appuyer sur le petit bouton...

Sinon, elle se retrouve sans protection.

Comme chaque vendredi soir, elle est coincée sur le blanc de ses draps pour toute la nuit. A attendre... attendre... attendre que ce soit fini.

\*

La nuit s'est encore assombrie. Elle a brûlé tous les contours. Madeleine ne distingue plus rien de familier. Du noir, rien que du noir. A perte de vue. Une immense étendue de cendres agglutinées devant ses yeux.

Elle a mal aux jambes à force de les garder pliées. Ses jambes, elles ne font plus qu'une, elles sont collées, elle ne sent plus où elles commencent, où elles finissent. C'est devenu une fourmilière en feu avec les fourmis qui grouillent à l'intérieur, qui mordent, qui pincent, qui cherchent la sortie.

A présent, le silence, la grande bulle de vide que maman laisse derrière elle en partant se sont désagrégés. Et c'est encore pire, pire que la nuit opaque qui stagne dans sa chambre, pareille à une eau noire, pire que les mains qui l'attendent sous son lit. Parce que, maintenant, Madeleine entend plein de bruits...

En-dessous, au-dessus, à gauche, à droite. En solo, en chœur. Les bruits des voisins. Des mots en bouillie, des coups, des raclements, des toux. Parfois des cris. Elle a l'impression que les voisins cognent, griffent les murs, le plafond, le sol, pour passer au travers et la saisir. Elle redoute qu'à force de taper-gratter, ils finissent par réussir, les murs, le plafond, le plancher qui s'effritent, plein de petits trous soufflant une poussière de craie qui pique la gorge et les yeux, avec, au centre, leurs dents, leurs griffes qui cherchent à les agrandir...

Madeleine, là, maintenant, elle ne sait plus de quoi elle a le plus peur : les monstres de la nuit ou les voisins cogneurs. Le silence qui suit la disparition de maman ou les bruits menaçants des autres, suintant des murs, du plafond.

Elle se demande si Jésus, il la protège aussi des gens, s'il ne sert pas juste à éloigner les démons. Elle n'a jamais posé la question à maman... Elle n'ose pas. Parce qu'elle a peur que maman, elle lui dise non.

Leurs voisins sont mauvais. Ils ne les aiment pas. Quand elles les croisent dans les couloirs, les escaliers, ils les dévisagent longuement, la bouche en grimace, et leurs prunelles sont comme des petits couteaux pointus et luisants qui se fichent dans leurs peaux. Parfois, même, ils crachent lorsqu'elles passent à côté d'eux. Ou alors, ils se plaquent contre le mur. Comme si elles puaien, comme si elles avaient une maladie très contagieuse... comme si elles étaient des démons.

Les voisins déversent souvent des ordures devant leur porte. Y déposent parfois des grosses crottes fumantes. Et aussi, des cadavres de rats ou de pigeons. Les voisins défoncent régulièrement leur boîte aux lettres. Elles la retrouvent béante, la porte tordue qui pend telle une main arrachée ne tenant plus que par quelques filets de peau, et à l'intérieur, leur courrier, froissé, en lambeaux.

Ils ne gardent plus Madeleine lorsque maman s'en va. Leurs enfants ne veulent plus jouer avec elle.

Oui, leurs voisins sont devenus méchants. Dangereux. Ils la terrorisent.

Madeleine ne comprend pas le pourquoi de leur haine.

Parce qu'avant, ils n'étaient pas comme ça, c'est venu d'un seul coup.

Quand papa, il n'est pas revenu de la guerre en même temps que les autres et que maman, elle s'est mise à sortir, à faire son bazar du vendredi...

BAM ! TAC ! CLAC ! CRIII ! CRAAAC ! Ça continue. Madeleine se sent assiégée de toutes parts. Elle halète, elle étouffe, une multitude de racines, noueuses, rêches, qui s'enroulent autour de sa poitrine, son cou, qui serrent fort,

de plus en plus fort... Et puis, tous ces bruits lui font à penser à tout à l'heure, quand maman reviendra, mais pas pour de vrai, qu'elle entendra ses gémissements, ses cris, des bruits de bagarre, des grincements, des raclements... et qu'elle devra malgré tout rester confinée dans la chambre, immobile, aussi silencieuse qu'une souris, faire comme si elle n'était pas là, de l'autre côté de la porte à se demander ce qu'il arrive à sa maman chérie. Grelottante, suant le froid, yeux écarquillés dans le noir, arrimés à ceux de son Jésus Christ. *Quoique tu entendes, quoiqu'il se passe, reste dans ton lit. Et surtout, ne fais aucun bruit...*

Madeleine est agenouillée sur son lit, tremblante, suffocante, hérissée. Et elle prie, elle supplie. *Jésus, protège-moi du mal. Repousse loin de moi tous les mauvais esprits. Garde tes yeux divins posés sur moi. Dissous la nuit et les ombres de ta lumière. Que ton regard chasse toutes les forces du Mal. S'il te plaît, s'il te plaît Jésus, protège-moi, je t'en supplie.* Elle prie Madeleine, elle prie. De tout son cœur, de toute âme, elle fait danser dans sa tête, les mots, tous les mots de la prière que sa mère lui a apprise, elle les fait énormes, vibrants, dentelés. Pour que Jésus ne puisse pas les manquer. Pour qu'il ressente pleinement sa détresse de petite fille terrorisée.

Et peu à peu, à force de trembler, de se consumer de peur, à force de répéter encore et encore les mêmes phrases dans sa tête, son cerveau mélange, s'étrangle puis s'épuise. Et elle finit par sombrer dans un sommeil poisseux...

\*

Maman est rentrée.

Madeleine l'entend gémir, hurler. Comme si on la lacérait, la mordait. Avec des griffes, des dents, des grands couteaux de boucher. Elle entend son corps cogner, frotter, se tordre. Et puis des bruits de tissus froissés, déchirés, de meubles traînés, renversés...

Maman est rentrée, mais pas pour de vrai...

Elle livre un combat dans la pièce d'à côté.

Contre qui, contre quoi ? Madeleine ne sait pas. Maman ne veut jamais en parler. Quand Madeleine l'interroge, elle se cache dans ses cheveux, son cou, elle se triture les mains, elle se tortille, comme si d'un coup, un essaim de guêpes se mettait à lui planter ses dards partout sur la peau. Et elle lui répond, avec une voix de pierre, qu'elle n'a pas à lui poser de questions sur ce qu'elle fait la nuit. *Ce que je fais, je le fais pour nous nourrir, et puis c'est tout. Ça ne te regarde pas.*

Du coup, Madeleine, elle fabule, elle imagine. Elle pense que chaque nuit, maman, quand elle rentre, elle combat les démons qui ont profité de son absence pour envahir l'appartement. Et qu'avec l'aide de Jésus, elle les terrasse, leur ouvre le ventre, et là-dedans, au lieu des grands-mères, des petites filles, des chevreaux, qu'il y a dans les contes de loup, elle trouve des tickets de rationnement et puis, parfois, un saucisson, un jambon, des œufs, du parfum, du savon...

C'est une voix qui l'a réveillée tout à l'heure. Une vraie voix de démon. Grondante, un timbre de montagne en train de s'écrouler, crachant des mots d'une langue inconnue, des mots râpeux, des mots coups de sabre qui semblaient vouloir taillader les murs. Et puis, y a eu le rire de sa mère, un rire bizarre, trop aigu, saccadé, un rire de verre passé au hachoir, sa voix en petits morceaux ébréchés. Tout de suite après, le combat a commencé...

La voix, à présent, elle grogne, soupire, renifle, renâcle, fort... on dirait un cochon en train de farfouiller dans sa fange. Maman pousse des AH ! Des OH ! éraillés, à bout de souffle. Ses cris lui scient les nerfs. Madeleine a envie de hurler avec elle.

Elle s'est recroquevillée en tortue, oreiller sur la tête, drap entre les dents. Pour pas entendre, pas crier. Elle a l'impression que le combat dure depuis des heures. Elle a oublié la nuit, les voisins frappeurs, les mains sous son lit. Elle n'a plus qu'une seule peur qui l'habite tout entière. Peur pour sa mère. Peur que le démon

ne prenne le dessus sur elle, qu'il la saigne, la dévore, ne laissant d'elle que quelques os bien blancs, bien nets. Et ensuite, ce sera son tour à elle...

Elle prie pour que ça cesse. *s'il te plaît Jésus, s'il te plaît, fais que ça s'arrête. S'il te plaît, donne toute ta force à ma mère pour qu'elle gagne. Je t'en supplie, sauve-nous ! Fais quelque chose avec ta lumière. S'il te plaît, s'il te plaît, fais que ça s'arrête.* Mais Jésus ne l'écoute pas. Jésus ne l'entend pas. Jésus a fermé les yeux. Peut-être parce qu'elle ne le regarde plus à cause de sa tête enfouie dans les draps. Peut-être à cause de tout le bruit qu'il y a là-bas, de l'autre côté du mur.

Peu à peu, la voix enfle jusqu'à se mettre à beugler tel un taureau en colère. Les cris de maman s'accroissent et en même temps, se font cassants, fragiles comme des aiguilles de verre. Et quelque chose, quelque chose de dur, de lourd, se met à cogner frénétiquement contre le mur. Madeleine creuse, avec sa tête, ses mains, elle creuse fiévreusement dans les draps, elle veut percer le matelas, se faire une tanière où plus rien ne l'atteindra. Elle aimerait être une taupe sur pelouse verte. Avoir déjà foré tout un réseau de galeries qui la mèneraient au plus profond de la terre, bien à l'abri.

Et puis soudain, la voix pousse un long, très long barrissement qui n'en finit pas. Il meurt lentement, s'étiolle en râle gémissant. Ensuite, plus rien, le silence. Même plus les bruits des voisins...le silence de la fin des combats. Quand tout le monde est épuisé. Ou mort.

Madeleine attend, tétanisée, enroulée dans les draps. Elle ignore qui a remporté le combat : le démon ou sa mère. Elle attend qu'il entre dans sa chambre pour lui faire pareil qu'à maman. Elle attend, elle attend...

Elle entend un cliquetis de ceinture, un bruit de fermeture éclair, des glissements de tissus sur peau. Des pas lourds, la porte d'entrée qui s'ouvre, se referme.

Ensuite, des craquements d'articulations, des pieds nus qui tapotent léger sur le plancher. C'est maman ! Dans sa poitrine, son cœur se déploie comme un éventail



et lui souffle du tiède partout. Elle se déplie, soupire un grand coup et s'allonge enfin sous les draps : l'épreuve est terminée. Tout va redevenir comme avant.

Maman fait tourner le robinet de l'évier de la cuisine. Madeleine l'écoute s'éclabousser d'eau, se frotter longuement, s'essuyer avec le torchon.

Ensuite, elle l'entend s'approcher de la porte de la chambre, tourner la poignée doucement. Madeleine ferme les yeux, fait semblant de dormir à poings fermés.

Maman se glisse sous les draps, à côté d'elle. Elle sent une sueur qui n'est pas la sienne, le tabac et une drôle d'odeur aigrelette, comme du lait caillé. Elle lui caresse tendrement les cheveux, la joue et c'est comme un effleurement d'aile, une aile en pétales de rose.

Maman lui prend la main, garde ses doigts entre les siens.

Et sous les yeux fardés de Jésus, elles s'endorment toutes les deux.

\*

Le samedi, Madeleine et sa mère se lèvent toujours avec le soleil. Pour pouvoir aller tôt faire les commissions, avant qu'il n'y ait plus rien dans les magasins. En plus, elles doivent aller loin, dans un autre quartier, parce que, dans le leur, la plupart des commerçants ne veut plus les servir. Et puis, avant les courses, elles vont aux Bains Publics. Maman y tient. Elle reste toujours une éternité dans l'eau jusqu'à ce que sa peau soit toute fripée, toute molle. Se frotte avec acharnement dans les moindres recoins, comme si elle voulait poncer son corps. Enlever le vieux, le sale, le noir, faire ressortir le neuf du dessous.

Ce matin, sur la table, trois œufs, du savon, cinq tickets de rationnement. Cette nuit, Maman, elle a bien fait cracher le démon. Madeleine est fière. Elle sent déjà le goût de l'omelette dans sa bouche. Son ventre fait des bonds.

Maman est déjà habillée, prête à sortir. Elle a noué ses cheveux en chignon. Elle porte sa robe de tous les jours, bleu ciel à pois blancs, couleurs passées, un peu

effilochée en bas mais Madeleine la trouve bien plus jolie dans celle-là parce que sa coupe est vague, elle ne lui enserre pas le corps et elle lui remonte bien jusqu'au cou, dissimule ses os saillants.

Avec un torchon mouillé, elle débarbouille Madeleine. Lui enfle son chemisier blanc à fleurs et sa jupe jaune, tous les deux trop petits pour elle. Mais même si elle est à l'étroit dedans, Madeleine les aime bien, parce qu'elle a l'impression d'être habillée de printemps et de soleil.

Dehors, il fait beau. Maman a le sourire. Un sourire pâle qui ne remonte pas jusqu'à ses yeux mais quand même, elle sourit. C'est tellement rare depuis que papa est parti. Madeleine se sent heureuse. Ses angoisses de la nuit ne sont plus qu'une petite pelote sale bien cachée au fond de son esprit.

Elles enfilent leurs manteaux. Maman glisse les tickets dans son sac. Ouvre la porte d'entrée avec appréhension. Mais sur le palier, aujourd'hui, il n'y a rien : ni ordures, ni cadavres, ni crottes de chien. Maman pousse un soupir de soulagement.

Elle fait signe à Madeleine de sortir. Referme la porte. Et c'est là que toutes les deux, elles les voient, des lettres rouges, énormes coulantes : SALE PUTE DES BOCHES. Des écorchures sanglantes qui recouvrent presque entièrement la porte.

Alors, le pâle sourire de Maman se brise. Elle lâche son sac. Il s'ouvre. Les tickets de rationnement en jaillissent comme des diabolins pervers.

Elle s'écroule à terre... se met à pleurer.

Madeleine la contemple, interdite, bouche bée.

Ce qui est écrit sur la porte, elle ne sait pas ce que cela veut dire...

Elle ne voit que maman, en sanglots, affaissée sur le sol comme un arbrisseau déraciné. Le rouge des lettres, maléfique, venimeux, qui croque à belles dents dans le bois de la porte...

Et à nouveau, la peur, lourde, noire, froide, la peur l'envahit.